

Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie de juin 2019¹

Les cigognes sont immortelles : roman / Alain Mabanckou

Éd. Seuil, 2018

Cote : 62.152

Le titre de cet ouvrage rappelle un chant soviétique des années de guerre, la seconde mondiale. Rien d'étonnant à cela puisque en 1977 et même des années auparavant, c'était le genre de musique que diffusait la radio congolaise alors sous régime marxiste, version soviétique, pur et dur, au moins dans le discours et la propagande officielle. On sait en effet qu'au-delà du discours, le régime instauré par Marien Ngouabi suite à son coup d'État de 1968, était rien moins qu'arrangeant avec le capitalisme impérialiste.

« Le chant des cigognes », tel était le titre de ce chant de propagande qui faisait des cigognes le symbole des âmes des soldats morts au combat. Et que le narrateur ponténégrin, Michel, alors jeune adolescent, fort bon élève, aimant les fables de La Fontaine parce que les animaux y parlent un bon français, l'avait de force appris tout enfant lors d'une des étapes du socialisme scientifique à la congolaise, celle de Marien Ngouabi. La version soviétique lui était incompréhensible mais l'un de ses maîtres d'école l'avait traduite en bon français au bénéfice de ses élèves.

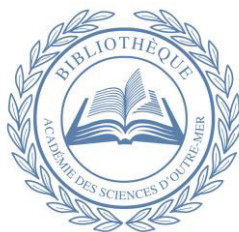
Le lecteur, les dernières pages de sa lecture achevée, pourra se demander si les cigognes blanches du chant soviétique sont par nature immortelles ou si leur évocation dans le titre n'a pas un double sens. Ne brûlons cependant pas les étapes.

L'auteur, Alain Mabanckou, est depuis longtemps déjà fort connu dans le monde que l'on dit francophone, encore qu'il ait, semble-t-il, récemment refusé de participer à un projet dans ce domaine, initié par le président Macron. Il est vrai que deux ans plus tôt, lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, il s'était interrogé avec ironie pour savoir s'il n'était pas « Congaulois » plutôt que Congolais ou Français, ses deux nationalités.

Quoiqu'il en soit, l'ouvrage est écrit en un parfait français, sans le moindre « petit nègre » des faubourgs ponténégrins. L'« exotisme », si « exotisme » il y a, ne concerne que les noms de quelques plats de base africains qui peuvent ne pas être connus du lecteur nordique, et bien évidemment les noms d'ethnies, nombreuses au Congo Brazzaville, comme l'on dit encore couramment. Et, bien entendu, les relations au sein des familles et des ethnies dans lesquelles le lecteur toujours nordique peut se sentir perdu. Encore que, juste retour des choses, les mêmes relations dans notre monde occidental aient depuis quelques décennies



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

beaucoup évolué vers des rapports familiaux complexes. Mais dans le premier cas, le congolais, ces relations sociales et ethniques ont des racines lointaines et toujours vivaces, dans le second, le nôtre nordique, leurs racines sont beaucoup plus récentes.

On est d'abord surpris par les premières pages. On comprend cependant vite le parti-pris : le narrateur, l'encore enfant Michel, fils de Roger Kimangou et de Pauline Kengué, est le témoin, naïf d'abord, un peu moins sur la fin, d'évènements déroulés sur trois jours.

Une sorte de Candide plus candide que le vrai, témoin, au-delà des trois jours du roman, de l'histoire de son pays telle qu'elle lui est narrée par son père adoptif, Papa Roger, à l'école et par la Voix de la Révolution Congolaise. Papa Roger est l'époux de l'entrepreneuse et vigoureuse Maman Pauline, abandonnée par son premier mari, active grossiste en bananes, illettrée mais sachant compter... Et par des oncles et autres parents enfuis de Brazzaville un certain mois de mars 1977, plus précisément le 18, jour où le bienveillant père de la nation car dictateur éclairé et révérend, Marien Ngouabi, fut assassiné.

L'une des premières réactions naïves de l'encore enfant Michel, telle qu'elle apparaît ici et là, concerne le mode de désignation du dirigeant de la nation : dans les pays dits « développés » des anciens colonisateurs, « malheureusement c'est leur peuple qui choisit les présidents au lieu de laisser ce travail difficile et compliqué aux braves militaires ou bien à leur Parti Congolais du Travail à eux... ».

N'oublions pas l'un des personnages, le plus énigmatique, Mboua Mabé (ou, en bon français, « le chien méchant »...), animal famélique abandonné puis acheté par la famille trois ans plus tôt mais resté famélique. Il s'enfuira lorsque la Voix de la Révolution Congolaise annoncera la mort du Président Marien Ngouabi. Malgré le couvre-feu, Michel partira à sa recherche, mais n'aura pas d'argent pour le racheter une fois retrouvé.

Le texte est parsemé de formules, telles « ...et que je ne vais pas décrire ici sinon on va encore dire que moi Michel j'exagère toujours et que je suis impoli sans le savoir... ». Ces « choses » non décrites sont le plus souvent d'ordre sexuel ou gastrique ou intestinal, elles ne sont cependant pas directement indiscretes mais relèvent de sujets à propos desquels une certaine magie n'est pas absente et qu'il convient donc de ne pas évoquer, sauf à être impoli et choquer les esprits, ceux qui peuplent les sorcelleries africaines...

L'intrigue, si l'on peut dire, se déroule sur les trois jours qui ont suivi la mort du président Ngouabi, le 18 mars, du samedi 19 mars au lundi 21 mars 1977. Elle est riche à la fois des naïvetés de l'excellent élève Michel, promis à de fort bonnes études car premier de sa classe, de la description de la très modeste propriété de Maman Pauline et de ses bâtiments faits de bric et de broc, voire de tôle, du manguier sous lequel Papa Roger et son fils adoptif Michel font la sieste, sieste rythmée par l'écoute de deux radios : la Voix de la Révolution Congolaise qui suit les normes de la propagande soviétique ; et de temps à autres, pour élargir la connaissance du monde, voire du Congo proprement dit, la Voix de l'Amérique.

N'oublions pas une amourette d'adolescent longuement décrite dans un chapitre. Comme souvent et sous tous les cieux, on ne sait qui de Michel ou de Louise est le plus entreprenant ou le plus admiratif de l'autre.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Tonton René, un « capitaliste noir » que Michel connaît déjà, et deux autres oncles jusque-là inconnus du narrateur Michel, Jean-Pierre Kinana et Martin Moubéri, évacués en catastrophe de Brazzaville par un ami bienveillant, le soir même de l'assassinat de Marien Ngouabi, arrivent dans la concession de Papa Roger et de Maman Pauline.

Michel a d'abord droit à un cours d'histoire du Congo depuis l'Indépendance jusqu'à la mort, hier, du dictateur bienveillant et socialiste scientifique. Puis, après d'innombrables commentaires plus ou moins malveillants sur les auteurs du coup d'État, tombe la triste nouvelle, celle de l'assassinat de l'oncle et capitaine Luc Kimbouala-Nkaya, le propre frère de Maman Pauline.

Il se trouve que Michel a passé bien des journées de vacances à Brazzaville, chez cet oncle, dans sa belle maison inachevée mais en dur, et avec ses cousins, y a découvert la télévision, au point de regretter de ne pouvoir y demeurer.

Maman Pauline pousse un hurlement de douleur mais Tonton René explique à la famille qu'elle n'a pas le même patronyme que le capitaine assassiné et que, si elle sait rester discrète, les assassins du capitaine n'ont aucune raison de venir assassiner les autres membres de la famille.

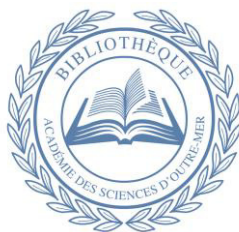
Maman Pauline ne l'entend pas de cette oreille et décide d'abord de faire son deuil comme il convient, selon la coutume ancestrale : cheveux rasés. Raisonnée par Papa Roger, elle semble se résigner.

En excellent romancier, l'auteur entremêle la vie de quartier, les commerçants (la boutique habituelle des parents de Michel s'appelle « Au cas par cas », c'est-à-dire qu'on peut toujours s'y arranger quant au prix et au crédit...), les palabreurs et les petits copains. Le lecteur apprendra ce que sont les « Salamander », chaussures qui grandissent ceux qui les portent, notamment Marien N'gouabi qui était très petit...

Nous ne poursuivrons pas plus loin le résumé du récit ou plutôt des récits entremêlés, et conseillerons au lecteur d'y substituer sa propre lecture, il n'y perdra pas son temps s'il est amateur de romans originaux. Revenons donc au drame et à la façon dont l'adolescent Michel entre dans le monde des grandes personnes.

Maman Pauline, toujours désespérée, folle de chagrin et de rage de ne pouvoir accomplir à la façon requise les manifestations de deuil traditionnel, s'en va en taxi, le 21 mars, emportant un couteau dissimulé dans son sac, accompagnée de Michel. Sans le dire à personne, elle cherche une autre femme, nordiste celle-là, Antoinette Ebaka, figure dirigeante de l'Union Révolutionnaire, qu'elle frappe de plusieurs coups de couteau.

Immédiatement balancée dans un camion militaire, Michel s'efforce de suivre celui-ci, après avoir prévenu Papa Roger. Sur ses indications, il se dirige vers l'adresse indiquée, dans un quartier qu'il ne connaît pas. Il arrive devant la Maison d'Arrêt, y retrouve son père et Tonton René qui parlent en bembe au policier de garde car ils ont reconnu l'un des leurs, un Babembe. Finalement conduits auprès du responsable compétent et du juge d'instruction, ils nient toute relation avec le capitaine Kimbouala-Nkaya. Interrogé à son tour, Michel déclare : « Le capitaine Kimbouala-Nkaya n'était pas mon oncle, mais il est devenu une cigogne, et les



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

cigognes sont immortelles... ». Mêlant ainsi le mensonge de l'adulte qu'il est soudain devenu, pour sauver sa mère Pauline, à la mythologie soviétique apprise au plus jeune âge. Et un hommage appuyé à l'oncle qu'il vient de renier.

Précisons pour finir que ce roman est en soi tout, sauf « postcolonial » et encore moins « engagé », comme pourrait le laisser entendre la 4^{ème} de couverture. À moins qu'on ne considère les romans d'Émile Zola (celui des Rougon-Macquart), de Victor Hugo et de ses « Misérables », de Balzac et de sa « Comédie Humaine », de Proust et de sa « Recherche du temps perdu », de Céline (celui de « Mort à crédit » et de « Voyage au bout de la nuit », pas l'autre) et de tant d'autres romanciers hexagonaux comme également « engagés ». Certes ils décrivent une société de leur temps, ancrée dans son histoire. Leurs opinions personnelles peuvent transparaître dans leurs écrits mais ils ont laissé un nom par des approches, des vocabulaires, des analyses des relations familiales, des considérations morales qui ont enrichi la littérature romanesque.

De ce point de vue, les romans d'Alain Mabanckou, notamment celui sous revue, reflètent une société complexe et souvent sanguinaire, la guerre civile meurtrière de la fin du XX^e siècle en témoignera. Disons à nouveau que le lecteur de ses romans trouvera d'abord intérêt aux histoires racontées et à la façon dont elles le sont. Ce qui évalue sans discussion la valeur du roman.

Comme d'autres écrivains africains francophones, les Mbembe, Sansal, Memmi, plus anciennement Hampaté Ba, Mabanckou use ici de la langue française (et fort bien) pour décrire des sociétés ou des situations qui ne concernent pas l'Hexagone. Et qui ne concernent pas plus la période coloniale, postcoloniale. Même si leur lectorat est essentiellement français ou de langue française.

Sans jugement de valeur, les œuvres de combat, comme celle de Frantz Fanon, par exemple, de Senghor ou d'Aimé Césaire et de leur négritude, relèvent d'une autre logique, certes respectable mais qui appellent à d'autres appréciations.

Jean Nemo